

# Introduction, mise en perspective théorique et présentation

Stéphane Pagès

Aix-Marseille Univ, CAER, Aix-en-Provence, France

« Les petits faits inexpliqués contiennent toujours de quoi renverser  
toutes les explications des grands faits. »  
(Paul Valéry, « Tel quel I », in *Œuvres II*, Gallimard, Pléiade, 1960)

## Introduction et mise en perspective théorique

À partir de la fin des années soixante du siècle dernier, P. Guiraud (1967), M. Toussaint (1981, 1983), M. Molho (1986, 1988) et A. Rocchetti (1982, 1991) ont été les précurseurs d'une nouvelle approche concernant l'épineuse question du lien entre la forme et le sens – pour le français, l'espagnol et l'italien. Et depuis une dizaine d'années, peut-être sous l'impulsion des sciences dures, qui ont continué de pousser la connaissance de l'infiniment grand autant que de l'infiniment petit, un groupe de linguistes travaillant sur des langues non apparentées (anglais, espagnol, arabe...) <sup>1</sup> a continué à creuser ce sillon pour pousser plus loin l'analyse et le découpage du signe linguistique et procéder à une sorte de séquençage en descendant d'un degré supplémentaire dans sa constituance. Ils ont alors tenté de dégager des régularités phonosémantiques situées à un niveau inférieur au morphème. C'est ainsi que pour désigner cette nouvelle (?) unité minimale, sorte de « protophonème », on a vu émerger le préfixe *sub-* accolé au terme forgé par A. Martinet, sans que pour autant le submorphème soit relégué au rang d'élément secondaire, tant s'en faut, puisqu'il s'agit d'une sous-unité minimale signifiante engagée dans un acte sémiotique, située à un niveau présémantique et préconscient – subconscient, pourrait-on dire si l'on reprend le même préfixe.

La plus petite unité pertinente pourvue de sens ne serait donc pas tant le morphème mais une sous-unité inférieure située en amont. Pour l'identifier autant que pour la théoriser, il apparaît ainsi difficile de faire l'impasse sur une réflexion quant à ce niveau présémantique propre à la submorphologie, même si, on le sait, tout ce qui y touche de près ou de loin n'a pas toujours bonne presse auprès des linguistes. Néanmoins, dans le cadre de sa théorie, la cognématique, qui questionne la submorphologie, D. Bottineau n'hésite pas à considérer qu'« il [le cognème ou cognophone] jouerait

---

1 Bohas, Bottineau, Eliman, Fortineau-Brémond, Grégoire, Le Tallec-Lloret, Luquet, Pagès, Philps...

à un niveau subconscient, le stimulus phonique induisant une réponse sensorielle / mentale » (Bottineau 2001 : 42).

De même, Michel Arrivé (1994, 2008) a su oser un rapprochement fécond entre les structures profondes de l'inconscient et celles de la langue. Or, selon l'axiome bien connu de Lacan, « l'inconscient est structuré comme un langage » (1981 : 20) – qui trouve en écho : « l'inconscient, ça parle, ce qui le fait dépendre du langage » (1974 : 16) –, on peut supposer que ces protophonèmes, corrélés à un niveau significatif en dessous de celui du morphème, sont peut-être la trace minimale et pertinente d'un autre sous-système sous-jacent qui structure la langue, si l'on admet que « la forme, c'est le fond qui remonte à la surface » (V. Hugo, *Les Contemplations* [1830-1855]).

Quoi qu'il en soit, la recherche en imagerie cérébrale (et en psychologie) a mis en évidence le fait qu'un traitement cortical n'est pas nécessairement conscient. Ainsi, à la question « Un stimulus subliminal peut-il être traité au niveau sémantique ? », la réponse est qu'un stimulus subliminal peut activer le cortex visuel primaire, et même d'autres régions, et conduire à des effets d'amorçage subliminal susceptibles d'intégrer une information sémantique « d'un haut degré d'invariance<sup>2</sup> ». Selon S. Dehaene, cette conclusion forte s'appuie sur des arguments psychologiques ainsi que sur des données issues de l'imagerie cérébrale qui montrent, par exemple, que des mots à contenu émotionnel, même masqués lors de durées très brèves, entraînent également des activations au niveau du cerveau (dans l'amygdale) :

En bref, l'activation de représentations sémantiques par des mots non conscients est aujourd'hui fermement démontrée, du moins en ce qui concerne certains traits sémantiques majeurs et fréquents<sup>3</sup>.

La question est donc de savoir si l'on peut observer et décrire les mêmes phénomènes à travers ces formants minimaux granulaires qui intéressent la submorphologie d'autant que les recherches en neurobiologie ont également permis de montrer – grâce à la stimulation magnétique transcrânienne (SMT) – que la simple écoute de mots articulés entraîne une activation motrice notamment au niveau des muscles de la langue lorsque les mots en question nécessitent précisément des mouvements énergiques de cet organe, ce qui montre d'une part la pertinence de la notion de « geste articulatoire », et d'autre part l'inscription, parfois non consciente, biologique (neurale) et donc corporelle du langage.

Par ailleurs, si le terme *submorphologie* indique que l'on se place en deçà du signifiant, c'est-à-dire à un niveau présémantique, peut-on encore parler de « morphème », y compris précédé du préfixe *sub-*, dès lors qu'on se situe précisément à un niveau préconscient ? D'où la cohorte de termes parasynonymes sans doute conciliables et convergents (saillance, cognème, phognème, idéophone, psychophone, cognophone, phonesthème<sup>4</sup>...) que l'on trouve en submorphologie pour désigner cet atome formel

---

2 Voir sur ce point la conférence au Collège de France de Stanislas Dehaene, psychologue cognitif et neuroscientifique : [https://www.college-de-france.fr/media/stanislas-dehaene/UPL25399\\_Cours\\_2009\\_Subliminal\\_cours4.pdf](https://www.college-de-france.fr/media/stanislas-dehaene/UPL25399_Cours_2009_Subliminal_cours4.pdf).

3 S. Dehaene : <https://www.college-de-france.fr/site/stanislas-dehaene/un-stimulus-subliminal-peut-il-etre-traite-au-niveau-semantique-htm>.

4 Ainsi, Philps parle de « notion », Bohas de « matrice », Bottineau de « cognème », Eliman de « phognème », Grégoire de « saillance »...

orienté sémantiquement, parasyonymes à propos desquels on peut s'interroger sur leur sens propre différentiel et leur spécificité respective. « Une terminologie idéale suppose une science achevée », disait justement G. Mounin<sup>5</sup> ; or, on voit bien que la submorphologie n'en est qu'à ses balbutiements et que cette prolifération terminologique en est le symptôme. Ainsi, en quoi une *saillance*, par exemple, est-elle strictement différente d'un *cognème*, même si une saillance voire une racine peuvent dans certains cas correspondre à un cognème ou du moins avoir la même puissance à signifier ? De même, doit-on distinguer le submorphème lexical (idéophone) du submorphème grammatical (cognème) ? On peut légitimement s'interroger sur la pertinence de forger un terme nouveau pour ne pas alourdir inutilement la taxinomie. Une autre solution consisterait peut-être à repenser complètement le terme disponible de *morphème*, qui désigne bien jusqu'à présent la plus petite unité pourvue de sens. Bref, une clarification théorique et terminologique s'impose pour désigner ces éléments corpusculaires.

Enfin, la submorphologie constitue une approche originale, complexe et globale du signe linguistique, puisqu'elle se diffracte en plusieurs problématiques qui entrelacent étroitement différentes balises concernant sa nature, et que cristallise l'énonciation, à savoir :

- 1) une conception iconique du signe linguistique qui permet de jeter un regard nouveau sur la charpente phonique du langage puisqu'en submorphologie, le phonème cesse d'être une simple unité sonore dépourvue de sens, dès lors que du sens (ou un invariant notionnel) vient s'y greffer sous certaines conditions et selon ses caractéristiques phonético-phonologiques ;
- 2) une conception du signe comme produit d'un acte cognitif et sensorimoteur qui ne se construit pas seulement à travers le corps et l'esprit du locuteur mais aussi – troisième balise – à travers l'acte d'interlocution, le locuteur n'étant qu'un interlocuteur en puissance qui se dédouble à travers l'acte de locution du fait de la réversibilité de la relation d'interlocution, comme le rappelle clairement C. Fuchs :

Dans l'échange verbal, il est clair que les deux sujets intervertissent leurs rôles respectifs de locuteur (production) et d'interlocuteur (reconnaissance) ; mais de plus, chacun d'eux se trouve assumer simultanément la fonction d'émetteur et celle de récepteur : en effet, la production consiste non seulement à *encoder*, mais aussi à anticiper sur le *décodage* du discours en cours de production, et la compréhension comporte, par-delà le strict *décodage*, une reconstitution de la visée sous-jacente à l'*encodage*. (Fuchs 1980 : 147)

Ce qui, vu sous cet angle, est aussi une manière d'inscrire la submorphologie dans un cadre énonciatif.

Or, cela posé, pourquoi penser la submorphologie en diachronie ?

Tout d'abord, excepté les travaux de Dennis Philips et de quelques autres pour l'anglais qui remontent parfois jusqu'au proto-indo-européen, ceux de M. Grégoire au niveau lexical, et quelques articles de C. Fortineau-Brémond, et de G. Le Tallec-Lloret pour

---

5 Citation placée en exergue de son *Dictionnaire de la linguistique*, PUF, « Quadrige », 1996 [1967].

l'espagnol, l'approche submorphologique en diachronie pour les langues romanes est à ce jour plutôt éparse, embryonnaire et synchronique. Il reste donc encore beaucoup à faire. D'autant que s'il y a eu des travaux en espagnol qui ont exploré le signe sous l'angle de son évolution et de sa matérialité, c'est essentiellement dans le cadre théorique de la « linguistique du signifiant » mais non pas strictement de la submorphologie, qui en est un prolongement. Et quand il y a eu des travaux relevant de la submorphologie, cela a essentiellement concerné des formes stables :

- ainsi, G. Luquet a certes ouvert la voie de la submorphologie en linguistique hispanique avec son article fondateur (« De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », 2010), mais la lecture cognématique qu'il propose et qu'il applique au système verbal n'est pas envisagée sous l'angle diachronique, puisque par rapport à sa théorie des modes (2004) et en particulier la forme en *-ra*, ce paradigme est justement resté inchangé tant au niveau de sa forme que de sa valeur en langue depuis l'espagnol ancien. Ensuite, concernant les présents d'existence pourvus du yod comme morphème terminal (second article qu'il a consacré à la cognématique en 2013), la seule modification observable au niveau du signifiant est un phénomène de coalescence ;
- quant à l'inédit de HDR que j'ai moi-même consacré à une approche cognématique des (sub)morphèmes en *a* dans la langue espagnole (2013), il n'a que très peu abordé le versant diachronique de la question dans la mesure où, là encore, les submorphèmes étudiés ne présentaient guère de variabilité morphologique au fil du temps (puisque'il s'est agi d'explorer l'hypothèse cognématique en examinant les valeurs grammaticales de *a* à travers ses réalisations discursives contemporaines les plus remarquables : comme relateur, comme recteur de l'objet et comme formant vocalique de morphèmes grammaticaux associés au féminin, au verbe, à l'adverbe, aux déictiques).

Comme le souligne Sylvain Auroux dans *La raison, le langage et les normes* (1998), à propos des phénomènes langagiers, la seule question de fond qu'il convient de se poser est la suivante : « Qu'est-ce qui existe en matière de langue ? » (Auroux 1998 : 113), ce qui revient à s'intéresser à « ce qui est situé dans l'espace et dans le temps » (*ibid.*). Or, dans la mesure où les langues évoluent, il n'y a aucune raison qu'un protophonème échappe au temps. On peut même supposer qu'une analyse submorphologique constitue une des voies privilégiées pour comprendre certaines spécificités du fonctionnement des langues tant au plan cognitif que du point de vue du changement linguistique. Et notamment la notion structuraliste d'état de langue qui reste complexe et problématique, car la primauté accordée au signifiant, dans le cadre de la linguistique du signifiant, laisse quelque peu en suspens la question de savoir si sémiotiquement inaltéré, un même signifiant ne peut pas néanmoins être altéré par la variation de son environnement systémique, et ce, dans le temps et l'espace (cf. l'étude de Christiane Marchello-Nizia sur la grammaticalisation et le changement linguistique). Vaste question à laquelle l'approche submorphologique pourrait apporter quelques éléments de réponse.

L'intérêt de penser la submorphologie en diachronie est donc de voir et d'étudier l'évolution de ces protophonèmes dans le temps et ainsi d'éprouver le pouvoir heuristique de cette méthode d'approche, le plus souvent appliquée en synchronie.

G. Guillaume reprochait à la phonétique évolutive et à la grammaire comparée de ne montrer, sans l'expliquer, que le côté destructeur de la langue en évolution :

Le traitement phonétique, qui a ses régularités [...] est essentiellement un traitement destructeur. Il altère, il détruit ce qui a été construit antérieurement. On ne saurait donc attendre de lui que la destruction de la sémiologie antécédemment instituée. (Guillaume 1987 [LL 7] : 244 [13/6/46-A])

L'explication phonétique nous met en présence de ce que j'ai appelé le côté destructif de la diachronie. On voit la phonétique altérer, détruire ce qui est construit ; on ne la voit pas construire, reconstruire ce qui, sous ses coups, s'écroule. (Guillaume 1991 : [LL 11] : 174 [3/5/45-B])

Or, la submorphologie en diachronie peut permettre de donner à voir, de manière explicative, la dynamique constructrice de la langue et ainsi faire de la phonétique évolutive une sorte de phonologie explicative.

C'est ce que nous avons essayé de montrer ailleurs à travers l'analyse en espagnol de la forme *hasta* en combinant une approche diachronique, systémique et submorphologique (notamment concernant la fricative alvéolaire sourde /s/) (Pagès : 2017). L'analyse a permis de mettre en évidence la recherche progressive, par la langue, d'une forme congruente après d'autres formes intermédiaires (*adta, adte, ata, hata, fata, asta*) que la langue a forgées mais non retenues, peut-être parce qu'elles n'avaient pas le même coefficient de congruence ni la même cohérence systémique – même s'il ne faut pas bien sûr considérer que l'évolution de la langue s'arrête aujourd'hui avec la forme *hasta*. Une telle approche a en fait permis de vérifier l'un des points de vue de G. Guillaume, résumé par O. Soutet : « [...] l'histoire d'une langue peut se laisser décrire comme une adéquation progressive du psychisme de représentation et du physisme d'expression » (Soutet 1997 : 111)<sup>6</sup>, contrairement à B. Pottier qui conçoit l'évolution de la langue sous l'angle d'une certaine entropie et d'une démotivation progressive du signe, même s'il pense qu'à la base et à l'origine la langue est motivée :

Ce qui serait invraisemblable, ce serait que le signe fût arbitraire. Ce serait donner le Hasard comme explication de tout ce dont on ne saurait rendre compte. [...] L'hypothèse la plus cohérente serait que, à l'origine, les signes avaient leur propre motivation [...], et que peu à peu, comme c'est le cas pour des milliers de témoignages historiques qui remplissent les manuels, cette motivation s'est perdue. (Pottier 1981 : 58)

Une approche submorphologique en diachronie semble au contraire permettre de montrer qu'avec le temps, la langue tend vers un principe de convenance entre les deux faces du signe et qu'elle est ainsi une quête permanente de cet équilibre, ce qui explique, d'un point de vue évolutif, qu'il puisse y avoir des formes plus ou moins motivées mais aussi plus ou moins arbitraires (l'arbitraire étant paradoxalement une condition nécessaire à la motivation), à l'instar de formes comme *adta, hatta, fata, adte* par rapport à *hasta*. Ainsi, plutôt que de poser de manière binaire et antagonique

6 Un point de vue que l'on trouve déjà chez M. Molho : « L'histoire d'une langue n'est pas celle d'un ensemble de signes en quête d'idées à signifier, mais, au contraire, celle d'une pensée qui au fur et à mesure qu'elle se construit cherche à s'assurer une reddition meilleure, aussi peu disconvenante que possible à son objet. » (Molho 1969 : 57-58)

l'alternative entre l'arbitraire et la motivation du signe, la submorphologie semble une voie qui permet d'affiner en profondeur l'analyse et de relativiser les deux positions, tout en montrant que la mise en œuvre du mécanisme de la motivation du signe s'institue de manière subliminale (ou submorphémique) et progressive, et qu'il s'agit d'un mécanisme constitutif de langue. Les protophonèmes sont donc peut-être la pierre de touche de cette dynamique évolutive et il est possible qu'ils permettent par ailleurs une certaine efficacité descriptive en montrant à travers des phases intermédiaires et différents états successifs l'évolution de la langue qui va vers une dynamique de motivation.

Enfin, pour élargir le champ de la réflexion, une série de remarques s'imposent avant de présenter les études réunies dans cet ouvrage collectif.

En réalité, malgré les travaux sur la grammaticalisation et la sémantique du prototype, le cadre théorique de la linguistique diachronique est encore insuffisant. Si la psychomécanique du langage a été exploitée pendant plusieurs décennies (1950-2000) pour rendre compte de phénomènes évolutifs, elle n'a cependant jamais vraiment fait l'objet d'une synthèse en bonne et due forme concernant le versant diachronique de la théorie ou, du moins, il n'y a eu que peu de travaux sur la théorie guillaumienne de la diachronie. Et ce, malgré l'intérêt, certes réel, de G. Guillaume pour la diachronie. Dans son ouvrage *Psychomécanique du langage, diachronie et changement linguistique* (2011), T. Verjans montre d'ailleurs que si chez G. Guillaume la réflexion sur le changement linguistique est souvent laissée dans l'implicite et éparse, la psychomécanique du langage n'en est pas moins une théorie fondamentalement diachronique (qui n'omet pas la notion de changement linguistique) et qui peut même servir de modèle théorique pour cette problématique. Ainsi, si l'on parvient à articuler la notion guillaumienne de congruence (outre celle de temps opératif et de système) avec celle de submorphème, on peut sans doute proposer une théorie du changement linguistique qui gagne en cohérence et en pouvoir explicatif, à condition toutefois que l'approche interne, d'ordre submorphologique et systémique, s'articule avec une approche externe d'ordre historique et social dans le prolongement de la dimension énonciative – polarité indispensable à toute analyse linguistique, comme le rappellent C. Hagège et A. Haudricourt en conclusion de leur ouvrage *La phonologie panchronique*, citant J. Kurylowicz pour relativiser l'approche structuraliste :

Somme toute les choses se présentent de la façon suivante : il résulte d'un système grammatical concret quelles transformations analogiques sont possibles [...]. Mais c'est le facteur social [...] qui décide si et dans quelle mesure ces possibilités se réalisent. Il en est comme de l'eau de pluie qui doit prendre un chemin prévu (gouttières, égouts, conduits) une fois qu'il pleut. Mais la pluie n'est pas une nécessité. De même les actions prévues de l'« analogie » ne sont pas des nécessités. Étant obligée de compter avec ces deux facteurs différents, la linguistique ne peut jamais prévoir les changements à venir. À côté de la dépendance mutuelle et de la hiérarchie d'éléments linguistiques à l'intérieur d'un système donné, elle a affaire à la contingence historique de la structure sociale. Et bien que la linguistique générale penche plutôt vers l'analyse du système comme tel, les problèmes historiques concrets ne trouvent une solution satisfaisante que si l'on tient compte des deux facteurs simultanément. (Kurylowicz 1947 : 37)

Puisqu'une approche submorphologique semble pertinente et éclairante au niveau de la structuration du lexique, il pourrait être ainsi intéressant d'essayer de bâtir une

grammaire conçue sous l'angle submorphologique. Il s'agirait d'essayer de dégager la cohérence structurelle à partir de protophonèmes, en élaborant une grammaire submorphologique un peu à l'instar de la grammaire du signifiant pour laquelle plaidait M. Molho, une grammaire qui puisse prendre son départ à l'immédiat, c'est-à-dire au signifiant, et non au signifié, en dégageant des structures signifiantes « [...] qu'intériorisent les sujets parlants, pour qui le langage n'est qu'un appareil de signes dont ils se sont exercés à connaître et à pratiquer les aptitudes référentielles » (Molho 1986 : 45). Des opérateurs sublinguistiques semblent avoir déjà été dégagés de manière systématique en anglais, il semble que cela reste à faire dans les langues romanes, notamment pour voir si les structures dégagées à un niveau submorphémique sont, ou ne sont pas, des universaux du langage.

Par ailleurs, puisque la dimension sensorimotrice est au cœur de l'approche submorphémique, et qu'on peut postuler qu'un protophonème inclut l'ensemble des réalisations phonémiques selon le contexte phonologique où il apparaît, il y a lieu, du point de vue phonétique, de s'intéresser au mécanisme de coarticulation. En effet, si les traits articulatoires et acoustiques des phonèmes sont stables, on le sait, les analyses, notamment électropalatographiques, font apparaître que les segments de la chaîne parlée sont en fait constitués de mouvements articulatoires qui se chevauchent dans le temps (chevauchement que recouvre le terme de coarticulation) et qui correspond à des gestes articulatoires identifiables à travers le mouvement de certaines parties de l'appareil buccal (mâchoire, lèvres, langue, voile du palais, cordes vocales). Concrètement, les segments d'une séquence phonétique voient leurs propriétés altérées dans la chaîne parlée : « La coarticulation renvoie essentiellement à l'absence de correspondance exacte entre les primitives linguistiques, phonèmes ou traits, et leur réalisation. » (Embarki et Dodane 2011 : 8)

D'après les études sur le phénomène, il y aurait un « ratage » entre l'intention et la réalisation, ratage qui serait en fait la recherche d'un équilibre entre les contraintes de niveau cognitif (anticipation), phonétique (inertie) et perceptif, ce qui pose fondamentalement la question de la rémanence des effets coarticulatoires et de la superposition gestuelle étroitement dépendante des phonèmes en jeu.

Dans la mesure où ce phénomène possède de fortes implications, tant du point de vue de la production que de la réception et qu'il intervient dans les processus d'encodage et de décodage de la parole, l'approche submorphologique, qui dégage des sous-unités en s'appuyant sur les propriétés phonétiques, ne peut donc ignorer un tel mécanisme. Car dès lors que la coarticulation correspond à la modification de traits essentiels de segments d'une séquence phonétique, la question est alors de savoir si un tel phénomène peut modifier la représentation associée à un submorphème/protophonème.

Enfin, le corps et la dimension cognitive sont au cœur de l'approche submorphologique et énative de la parole ; or, comme la limite de l'observable est le signifiant et que l'intérêt est ce qui se passe en amont, pour satisfaire aux critères d'une épistémologie de la falsifiabilité, il est impératif de mobiliser les résultats expérimentaux des neurosciences pour tenter d'obtenir une corroboration neurophysiologique en vue d'asseoir ce type d'approche linguistique et en faire une science des « morphologies signifiantes », ou ce que l'on pourrait appeler un « structuralisme morphodynamique » (pour reprendre les expressions de Piotrowski dans son ouvrage *Phénoménalité et objectivité linguistiques*, 2009).

À propos de l'avancée du développement des neurosciences par rapport au langage, D. Piotrowski souligne que « [...] la découverte de corrélats neurophysiologiques des traitements langagiers attesterait de l'existence d'observables 'suffisamment' indépendants des concepts de la linguistique pour soutenir une confrontation empirique » (Piotrowski 2009 : 24).

Ainsi, aujourd'hui, à travers l'observation électroencéphalographique (EEG)<sup>7</sup>, les neurosciences parviennent à révéler l'existence de différentes ondes (« N200, N400, P600 ») qui sont considérées comme étant la signature neuronale d'un traitement sémantique, c'est-à-dire la trace d'un processus « sublexical » qui oriente l'activité intentionnelle des sujets. On observe par exemple que l'amplitude de l'onde est d'autant plus grande que le degré d'incongruité sémantique du mot est élevé, ce qui est intéressant en termes de traitement linguistique du fait des implications concernant les processus d'intégration sémantique, la reconnaissance visuelle et la représentation phonologique (montrant ainsi que le cerveau fonctionne à travers un vaste et complexe réseau sémantique qui accrédite la notion de système intégré). Cependant, cette découverte, certes intéressante et prometteuse, n'en demeure pas moins insatisfaisante dans la mesure où la notion d'accès lexical est encore à bien des égards trop vague. Car, d'après Piotrowski, si ces ondes sont générées pour l'essentiel par les pseudo-mots (ou des transgressions syntactico-sémantiques placées en fin de phrase pour la N400), certains non-mots, du point de vue orthographique et phonologique, ne vont pas nécessairement engendrer ce type d'onde (c'est-à-dire que l'amplitude de cette onde se révèle parfois égale ou supérieure à celle émise pour les « vrais » mots).

Il ressort néanmoins de ces données et stimulations que le signe linguistique semble se constituer à travers un acte de visée complexe, composé d'une part d'une visée primaire, par laquelle une marque sensible se trouve appréhendée comme objet de perception (le signifiant comme image acoustique ou visuelle), puis d'une visée thématique, qui oriente la conscience vers une signification, sorte de conception phénoménale du signe. Ainsi, les saillances, les protophonèmes, les cognèmes... finiront-ils par trouver une réponse électrophysiologique ? Autrement dit, parviendra-t-on, à l'aide de l'imagerie fonctionnelle, à identifier ces hyposignes qui disposent d'un écho en mémoire sémantique, tels des éléments minimaux d'accroche qui orientent le sens ou qui visent à élaborer en conscience une identité de sens ? Si tel est le cas, le protophonème sera alors peut-être l'élément d'appui qui, dans une perspective positiviste et renouvelée, permettra au linguiste de conforter sa discipline pour l'instituer en authentique science.

## Présentation

Le 9 mai 2016, l'axe LICOLAR (Linguistique Comparée des Langues Romanes)<sup>8</sup> du CAER (Centre Aixois d'Études Romanes) – EA 854 (Aix-Marseille Université) – a organisé à la Maison de la Recherche (Aix-en-Provence) une journée d'études intitulée

---

7 Analyse du sens différentiel des ondes qui correspond à des enregistrements électrophysiologiques de surface pour mesurer la densité du courant à la surface du scalp.

8 Codirigé par Stéphane Pagès (linguiste hispaniste) et Sophie Saffi (linguiste italianiste).



*Submorphologie et diachronie dans les langues romanes*<sup>9</sup>, qui a réuni des linguistes de l'aire romane (hispanistes, italianistes, roumanistes) – ainsi qu'un angliciste.

Cet ouvrage collectif réunit les interventions de cette journée auxquelles sont venues s'ajouter celles de jeunes doctorants présents lors des discussions, si bien qu'au final les travaux de jeunes chercheurs côtoient ceux de linguistes confirmés (pour certains émérites) et d'horizons divers (Aix-Marseille, Barcelone, Clermont-Ferrand, Lille, Paris, Pau).

Tout en adoptant une méthodologie ainsi qu'un cadre théorique parfois différents (psychomécanique du langage, linguistique du signifiant, cognématique, chrono-signifiante, énonciation...), les études de cas réunies dans ce recueil questionnent toutes l'évolution d'un aspect d'une langue romane (espagnol, italien ou roumain) sous un angle submorphologique et s'inscrivent dans la problématique générale de l'arbitraire et de la motivation du signe.

Par rapport à l'évolution diachronique, **Alvaro Rocchetti** (« **La submorphologie au fil de la diachronie dans les langues romanes : réflexion à partir des issues de la déflexivité** ») s'intéresse aux choix qui sont faits quand une forme en remplace une autre : la forme supplétive garde-t-elle des traits de la forme qu'elle remplace, et jusqu'à quel point ? Questionnement qui pose les modalités de l'innovation auxquelles ne peut échapper l'approche submorphologique, qui doit aussi prendre en compte la dimension syntaxique. C'est à travers la déflexivité qu'il propose d'apporter un éclairage. Ainsi, dans la mesure où une langue est en évolution constante et qu'un système doit toujours être disponible pour pouvoir migrer vers un autre (les prépositions étaient déjà présentes pour remplacer les désinences casuelles), à l'instar des organismes vivants qui recyclent des structures conçues pour d'autres fonctions, la langue a tendance à réutiliser des structures déjà existantes, ce qui réduit la part de hasard dans l'évolution des langues. C'est ainsi que, dans une sorte de symétrie inverse, A. Rocchetti observe que dans le cas de l'anticipation, la forme obtenue est généralement très proche, voire identique à celle de la flexion, tandis que lorsqu'il s'agit de remplacer un élément (qui a notamment une place fixe par rapport au verbe), la nouvelle particule a plus de chances de s'imposer si son articulation est à l'opposé de celle qu'elle doit remplacer.

Procédant à une approche à la fois diachronique et synchronique du système des possessifs et démonstratifs (ainsi que des adverbess de lieu) dans les langues romanes – français, espagnol, portugais, italien, roumain –, **Sophie Saffi et Virginie Culoma Sauva** (« **La motivation du signe : une interprétation de l'évolution des démonstratifs et possessifs du latin aux langues romanes** ») tentent de montrer que ces paradigmes se structurent à partir d'un sous-système de pré-sémantismes (proposés par A. Rocchetti dès 1980). Cela les conduit à établir, pour l'italien (moderne), une sorte de nomenclature submorphologique des principales consonnes ou groupes consonantiques structurant ces systèmes (/k/, /t/, /s/, /l/, /st/), en dégagant leurs caractéristiques phono-articulatoires. Cela met en évidence le *continuum* entre son et sens dans la production de tout discours, de même que l'importance du corps par rapport à la question de l'évolution des langues et de la représentation spatiale. L'exploitation

9 Voir l'appel à communications : <http://caer.univ-amu.fr/wp-content/uploads/Submorphologie-et-diachronie-dans-les-langues-romanes.pdf>; ainsi que le programme de cette journée : <http://caer.univ-amu.fr/wp-content/uploads/programme-Journ%C3%A9e-d%C3%A9tudes-9-mai.pdf>.

de ces traits physiologiques fait apparaître que la langue est une gestuelle physico-kinesthésique complexe où le problème du sens peut trouver quelques éclaircissements dans l'étude de la gestion de l'espace au niveau de l'appareil phonatoire.

Croisant l'approche psychomécanique de G. Guillaume avec la cognématique de D. Bottineau, **Louis Begioni** (« **L'opposition vocalique -i/-a en italien : interprétation submorphologique et systémique** ») montre comment l'opposition submorphémique vocalique -o/-i/-a ainsi que l'opposition consonantique -st-/-ll- permettent de rendre compte de manière cohérente d'une partie du système verbal et de celui des démonstratifs, et ce, par rapport à l'espace interlocutif. L'opposition vocalique ternaire -o/-i/-a constitue en effet la clé de voûte systémique de la langue italienne, opposition où l'on peut déceler comme une possible analogie entre le système verbal et nominal qu'éclairent la dynamique articulatoire ainsi que le tenseur binaire radical. On peut en effet observer que la voyelle précoce -o est centrale tant pour le système verbal que nominal, puisqu'elle correspond à la désinence du locuteur (présent et imparfait de l'indicatif) ainsi qu'à celle du nom masculin singulier (indice du genre non marqué) ; elle tient lieu en cela, sur le tenseur binaire radical, de repère axial (à la jonction du mouvement de singularisation et de généralisation). Ensuite, l'au-delà notionnel de la substance nominale (le pluriel) et locutive (P2 et P3) est supporté par la même sémiologie : en l'occurrence les désinences -i et -a, c'est-à-dire une voyelle tardive fermée (/i/) et la voyelle la plus ouverte du système vocalique italien (/a/), apte, en termes cognématiques, à représenter la distance. Soit deux opérateurs chargés d'exprimer l'altérité pour le système verbal (-i renvoie à l'interlocuteur et -a à la « personne d'univers ») et à la pluralité pour le système nominal (-a pour le pluriel interne et -i pour le pluriel externe), dans un mouvement de pensée complémentaire, de singularisation pour le premier et de généralisation pour le second. Une lecture corroborée par le système des adjectifs démonstratifs (toutes variétés régionales confondues) qui oppose deux séries syntaxiques : une série endocentrique et une série exocentrique où la deixis se voit renforcée par l'opposition -i/-a ainsi que par les opérateurs -st-/-ll-, où -st- construit (de par l'occlusive) une focalisation de type fermé.

Avec **Damien Zalio** (« **De no à ci et de vo à vi via ne : diachronie submorphémique de quelques clitiques italiens** »), l'histoire complexe du clitique italien *ci*, considéré comme plurifonctionnel (pronom, adverbe locatif) par la tradition grammaticale et concurrencé très tôt par les formes *no*, *ni*, *ne* ainsi que par la variante *vi* (elle-même concurrencée par *ve*, *vo*), avant que la paire *ci/vi*, issue du même étymon latin, ne finisse par s'imposer, trouve une lecture diachronique explicative à travers une approche submorphémique (cognématique). Eu égard à ses emplois discursifs, *ci* est tout d'abord à mettre en relation avec la sphère de la personne puisqu'il sert à l'expression de la deixis et de la représentation spatiale. Ensuite, un examen minutieux des signifiants en jeu, à une échelle microstructurale (submorphologique) et compte tenu de leurs propriétés phono-articulatoires, fait apparaître que le sous-système de la personne en italien s'est peu à peu construit, manifestement de manière non aléatoire, à partir de simples phonèmes structurants motivés. Ainsi, outre que la voyelle fermée /i/, centrale dans la langue italienne et dotée d'un formidable pouvoir analogique, a contribué à unifier et régulariser certains paradigmes pronomino-personnels, la dialectique de l'espace interlocutif, c'est-à-dire l'intériorité du locuteur vs l'extériorité de l'allocutaire, se traduit par des phonèmes caractérisés par un geste articulatoire d'antériorité dans le cas de l'interlocuteur (*tu*, *ti*, *tuo* ; *voi*, *vi*, *vostro*) et de rétroversion

lorsqu'il s'agit de la sphère du locuteur (*mi, me, mio ; noi, ci, nostro ~ noi, no/ne, nostro*) – à l'instar de l'attaque affriquée de *ci* qui partage avec la nasalité, marqueur des personnes de rang 1 et 4, une articulation interne. C'est par rapport à ce jeu d'opposition phonologique, constitutif d'un réseau cognématique, qu'il conviendrait donc de resituer la paire *ci/vi*.

**Francis Tollis** (« Évolutions sémantico-syntaxique et sémiotique de *UN-* et de *ILL-* du latin à l'espagnol sous l'effet de leur (sur)grammaticalisation ») s'intéresse aux processus d'innovation linguistique (nouvelles aptitudes sémantico-syntaxiques) qu'ont pu connaître, grosso modo à la même période, les formes latines *ILL-* et *UN-* vers le castillan. En effet, avec l'évolution de la langue, *ILL-* aussi bien que *UN-* ont connu d'importants avatars (altérations, modifications) tant sur le plan fonctionnel que sémiotique (formel) : adjectif à l'origine, *UN-* acquiert la capacité de fonctionner comme numéral, pronom et article tandis que *ILL-*, initialement déictique, finit par faire office d'article et de pronom. L'optique consiste à regarder cette gestation grammaticale sous un angle phonomorphologique en renouvelant l'analyse par une approche hypomorphologique. Or, si l'on peut dégager au cours de cette trajectoire quelques traces submorphémiques (\*n et \*l), il semble toutefois qu'au niveau de la construction sémiotique, la corrélation signifiant/signifié ne soit que partielle, puisque par exemple l'élargissement des capacités sémantico-fonctionnelles de N est supporté par un radical demeuré inchangé, ce qui incite à repenser certains positionnements théoriques et à considérer que l'évolution de la langue s'effectue plutôt de manière discontinue.

Dans son étude, **Michaël Grégoire** (« L'évolution de la signifiante en diachronie ou l'émergence des propriétés décelables au niveau submorphologique ») met en évidence la dimension heuristique de l'approche submorphologique en diachronie. Il expose ainsi sa TSS (Théorie de la Saillance Submorphologique), à la croisée de la perçaction et de la simplicité du neurophysiologiste A. Berthoz, de la chronosignifiante et d'une conception dialogique de la parole, qui trouvent dans la démarche submorphologique une manière de mettre au jour la granularité du langage à travers des unités minimales saillancielles, en amont du morphème, sortes de « boîtes noires » éclairantes de la constitution (morphogénie) du mot/signifiant et du fonctionnement de la langue, tant en synchronie qu'en diachronie, comme tente de le montrer l'analyse des lexèmes espagnols proposés (*cuco, cuca...*). À la lumière de la TSS, tout signifiant cesse donc d'être une donnée physique pétrifiée. Tout signifiant est soumis à une pression analogique, à la fois paronymique et différenciatrice (la signifiante de M. Launay), et c'est sans doute cette mise en rapport qui est à l'origine de l'évolution des langues. Mais pas seulement. Tout signifiant est aussi le produit d'un acte corporal où le corps du sujet parlant contribue, graduellement, à sa construction avec une dimension dialogique qui prend en compte les interactions verbales. C'est-à-dire que tout signifiant est le résultat d'une dynamique intériorisée, incarnée (notamment articulatoire) et intersubjective. De plus, face à la complexité du langage, vivant, se mettent également en place des principes simplificateurs dont les saillances sont une manifestation de la simplicité, puisque des unités minimales inframorphémiques (parfois d'un même signifiant) peuvent fonctionner comme des marqueurs dotés de formidables potentialités engagées dans la production de la forme et du sens que seule une approche submorphologique permet de déceler. Le signifiant est donc le creuset de multiples facteurs susceptibles de le faire varier. Or, puisque la

tâche du linguiste consiste justement à dégager l'invariance sous la variation et qu'une approche diachronique semble remettre en question l'unicité du signe, ce n'est pas le signifiant lui-même qu'il convient d'analyser mais sa chronosignifiante sous l'angle submorphologique d'une phonologie incarnée (transphonologie) qui permet, selon M. Grégoire, de conforter la biunivocité de la relation entre les deux faces du signe. Bref, la TSS change le regard sur le signifiant (y compris graphique) ainsi que sur la phonétique évolutive, car elle les remet en perspective.

C'est à l'aide de la théorie élaborée par D. Bottineau, la cognématique (2000) – le système de la langue se structurerait à partir de micro-opérateurs submorphémiques associés à une instruction issue d'une gestuelle articuloire échappant à la conscience mais qui oriente le processus de construction du sens –, que **Gabrielle Le Tallec-Lloret et Didier Bottineau (« Conservation, dissolution et “résurrection” de marqueurs submorphémiques en diachronie : le cas de O/I »)** revisitent l'apparition et la morphologie des verbes espagnols *soy*, *estoy*, *doy* et *voy*, qui ont connu dans le temps un mécanisme de coalescence du yod. Une approche diachronique et cognématique montre qu'il s'agit manifestement de formes congruentes, cohérentes, et comme marquées. En effet, ces formes monosyllabiques (y compris *estoy*, qui l'est également, du moins par son origine latine) sont doublement atypiques : d'une part, d'un point de vue prosodique, la désinence d'*ego* n'est pas dans une position flexionnelle ordinaire, et d'autre part, morphologiquement, la racine lexicale, très réduite, est quasi défective, ce qui donne lieu à un phénomène de compensation caractérisé par l'ajout d'un marqueur supplétif : en l'occurrence, la voyelle tardive fermée /I/ (-y), qui fonctionne comme opérateur de réduction spatiale, parfaitement compatible avec la figure du locuteur et qui s'ajoute donc à la réalisation de la flexion atone, permettant ainsi un ancrage déictique qui, par symétrie inversée, correspond implicitement à *ego* (*yo* en espagnol). C'est là une manière de montrer que l'essentiel des mécanismes (simplification, complexification) que l'on peut observer au fil de l'évolution de la langue (réanalyse, réagglutination, redécoupage...) se structure en fait à partir de micro-opérateurs cognématiques sous-tendus par un jeu d'opposition systémique et analogique, à l'instar de la prégnance du microsystème cognématique *i/o* qui a continuellement sous-tendu la langue espagnole (*sin/con*, *si/no*...).

**Marine Poirier (« *También / tampoco* : émergence d'un microsystème par le signifiant. Submorphémie, diachronie et chronosignifiante »)** étudie la morphogénèse des adverbes *también* et *tampoco*, issus de la coalescence de deux morphèmes dissociés (*tan bien / tan poco*) qui entrent dans la construction de structures comparatives et corrélatives (*tan bien ... como* et *tan poco ... como*). À travers une approche diachronique et en s'appuyant sur le cadre théorique de l'énonciation (conception incarnée de la parole) et de la chronosyntaxe (d'Y. Macchi, qui conçoit la phrase comme un espace-temps procédural où la valeur de chaque unité signifiante est liée au moment, relatif, où elle apparaît), elle s'emploie à montrer que les innovations par coalescence ont sans doute été induites par le signe/signifiant *ambos* (associé à la dualité) qui subsume par le sens ces deux adverbes (*también / tampoco*) et les structure formellement/physiquement avec la matrice AMB – compte tenu d'une alternance sourde/sonore concernant l'occlusive en majeure cognitive –, et donc de la saillance submorphémique MB/MP, seule capable d'apporter une explication sur le passage de deux opérateurs dissociés à deux entiers structuraux (*también / tampoco*) qui constituent aujourd'hui un microsystème. Cette étude montre qu'il y a comme un

*continuum* dans la production du sens et le fonctionnement de la langue, qui semble ainsi constituée d'une multitude de sous-unités significantes instituées en réseau analogique, telle une systématique de sous-systèmes submorphémiques.

Enfin, dans son article « **Submorphologie et diachronie en roumain : réflexions sur la voyelle *a*** », **Romana Timoc-Bardy** s'intéresse en diachronie à la présence récurrente de *a* à des endroits stratégiques de la langue, présence que ni la phonétique évolutive ni la morphologie ne sont encore parvenues à expliquer. Or, s'appuyant sur la psychomécanique du langage, qui considère que les systèmes vocalique et consonantique sont hiérarchisés, elle tente de montrer que l'insertion du *a* serait la marque d'une antériorité opérative, et ce, quel que soit le domaine concerné (genre, nombre, personne, aspect, construction du mot, chronologie notionnelle). Par exemple, dans le domaine nominal et par rapport à la question du genre, à travers *a*, la manifestation de la morphologie dans la fin de la partie sémantique du mot indiquerait la saisie anticipée du genre féminin avant celui du masculin ; dans le domaine verbal, la déflexivité modale de l'infinitif roumain est d'une part exprimée par la marque *a*, tandis que par ailleurs un lien évident semble établi entre ce morphème ou « sous-morphème » et la personne cardinale, qui constitue précisément un *avant* notionnel par excellence. Telle est l'hypothèse formulée à partir des faits observés.

On le voit, si cette journée d'étude a réuni des enseignants-chercheurs qui partagent les mêmes préoccupations et regardent dans la même direction, il n'en demeure pas moins quelques légères différences de vue sur certains points (la terminologie, la variation au niveau du signifié... ou encore la méthode d'analyse). Or, ce sont précisément ces positions de contraste qui permettront assurément de faire avancer la recherche et la réflexion. Et on l'aura compris, l'enjeu est considérable pour la linguistique : si les vraies unités minimales de sens se situent à un niveau submorphémique, cela oblige alors d'une part à chercher à définir leur nature (la notion de « trait » n'étant pas vraiment pleinement satisfaisante car tous les submorphèmes ne sont pas des « traits »<sup>10</sup>), et d'autre part à repenser l'approche saussurienne structuraliste (bâtie autour de la notion de « valeur » différentielle) ou du moins à tenter de dégager et construire une systématique submorphologique.

Aix-en-Provence, le 4 avril 2017

---

10 Voir également sur ce point notre analyse critique, à la lumière des neurosciences, de la notion d'« instruction » qui est parfois utilisée en submorphologie.

## Bibliographie

- ARRIVÉ, Michel, (2008) *Le linguiste et l'inconscient*, Paris : Presses universitaires de France.
- AUROUX, Sylvain, (1998) *La raison, le langage et les normes*, Paris : PUF, coll. « Sciences, Modernités, Philosophies ».
- BANNIARD, Michel, PHILIPS, Dennis, éd., (2010) *La fabrique du signe. Linguistique de l'émergence*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, coll. « Interlangues ».
- BEGIONI, Louis, (2011) La séquence consonantique /st/ en italien : un signifiant commun au démonstratif et au verbe *stare*, *Studia Universitatis Babeş-Bolyai. Philologia*, LVI (3), p. 93-107.
- BOHAS, Georges, (2016) *L'illusion de l'arbitraire du signe*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- BOHAS, Georges, (2015) La motivation corporelle du signe linguistique en arabe, communication polycopiée (45 p.), lue et distribuée lors du colloque SAISIE-2 (Paris, 26-27 mars 2015, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3).
- BOHAS, Georges, (2007) *Une théorie de l'organisation du lexique des langues sémitiques : matrices et étymons*, Lyon : ENS Éditions.
- BOHAS, Georges, (2006) De la motivation corporelle de certains signes de la langue arabe et de ses implications, *Cahiers de linguistique analogique*, n° 3, *L'iconicité dans le lexique*, p. 11-41.
- BOHAS, Georges, (2003) Un aspect de l'iconicité linguistique en arabe et en hébreu : la relation du signe linguistique avec son référent, *Cahiers de linguistique analogique*, n° 1, p. 15-33.
- BOHAS, Georges, (2000) *Matrices et étymons, développements de la théorie*, Lausanne : Éditions du Zèbre.
- BOTTINEAU, Didier, (2013) L'inscription corporelle de la socialité : la linguistique de Maurice Toussaint, une étape décisive vers la linguistique enactive, *Cuadernos de filología francesa*, 24, *Hommage à Maurice Toussaint*, p. 79-99.
- BOTTINEAU, Didier, (2012) Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ?, *La tribune internationale des langues vivantes*, Union des professeurs de langues dans les grandes écoles scientifiques, p. 73-82. [En ligne] : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/hal-00770354>.
- BOTTINEAU, Didier, (2007) The Cognemes of the Spanish Language: towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language, *The Public Journal of Semiotics*, 1(2), p. 50-74. [En ligne] : <http://www.semiotics.ca/issues/pjos-1-2.pdf>.
- BOTTINEAU, Didier, (2004) Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N, *Travaux du CERIEC*, 16, *La contradiction en anglais*, p. 27-53.
- BOTTINEAU, Didier, (2003) Les cognèmes de l'anglais et autres langues, in A. Ouattara (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications* (Actes du colloque de Tromsø organisé par le Département de Français de l'Université, 26-28 octobre 2000), Paris / Gap : Ophrys, p. 185-201.
- BOTTINEAU, Didier, (2001) Son, sens et traduction : de l'insignifiance au réinvestissement grammaticalisé de *i* et *a* en anglais. Étude de quelques marqueurs appartenant au syntagme nominal (déterminants et suffixes) et conséquences traductologiques, in M. BALLARD (dir.), *Oralité et traduction*, Arras : Artois Presses Université, p. 34-77.
- BOTTINEAU, Didier, (1999) Du son au sens : l'invariant de *i* et *a* en anglais et autres langues, conférence, CERTA (Centre d'études et de recherches en traductologie de l'Artois), Université d'Artois. [En ligne] : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00258889>.

- DEHAENE, Stanislas, (2010) Psychologie cognitive expérimentale, *L'annuaire du Collège de France*, n° 109, Paris : Collège de France, p. 343-369. [En ligne] : <http://annuairecdf.revues.org/357>, § 21-25 [DOI : 10.4000/annuaire-cdf.357].
- EMBARKI, Mohamed, DODANE, Christelle, (2011) *La coarticulation (des indices à la représentation)*, Paris : L'Harmattan.
- FORTINEAU-BRÉMOND, Chrystelle, (2015) L'alternance *tal ~ atal, tanto ~ atanto* en espagnol médiéval : variation ou motivation ?, *Cahiers de praxématique*, n° 64. [En ligne] : <http://praxématique.revues.org/3981>.
- FUCHS, Catherine, (1980) Quelques réflexions sur le statut linguistique des sujets énonciateurs et de l'énonciation, in A. JOLY (éd.), *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, Lille : PUL, p. 143-152.
- GRÉGOIRE, Michaël, (2010) *Exploration du signifiant lexical espagnol [structures, mécanismes, manipulations, potentialités]*, thèse de doctorat, Paris, Université de Paris-Sorbonne.
- GUILLAUME, Guillaume, (1991) *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1944-1945, séries A et B, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française III et sémantèmes, morphèmes et systèmes*, publiées sous la direction de R. Valin, W. Hirtle et A. Joly, texte établi par J.-Cl. Guillaumondéguy en collaboration avec J. Patee, vol. 11, Québec : Presses de l'Université Laval / Lille : Presses universitaires de Lille.
- GUILLAUME, Guillaume, (1987) *Leçon du 13 juin 1946, série A, Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1945-1946, série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française IV*, publiées sous la direction de R. Valin, W. Hirtle et A. Joly, Québec : Presses de l'Université Laval / Lille : Presses universitaires de Lille.
- GUILLAUME, Guillaume, (1971) *Leçons de linguistique (1948-1949), série A, Structure sémiologique et structure psychique de la langue française*, vol. 1, Paris : Klincksieck / Québec, Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME, Guillaume, (1929) *Temps et verbe*, Paris : Champion.
- GUIRAUD, Pierre, (1967) *Structures étymologiques du lexique français*, Paris : Payot.
- HAGÈGE, Claude, HAUDRICOURT, André-Georges, (1978) *La phonologie panchronique*, Paris : PUF.
- KURYLOWICZ, Jerzy, (1947) La nature des procès dits analogiques, *Acta Linguistica*, 5, p. 15-37.
- LACAN, Jacques, (1981) *Le séminaire. Livre III : Les psychoses (1955-1956)*, Paris : Seuil (J. A. MILLER, éd.).
- LACAN, Jacques, (1974) *Télévision*, Paris : Seuil.
- LE TALLEC-LLORET, Gabrielle, (à paraître) Sortir de la référentialité : *o, do, onde, donde*, côté signifiante, in *Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie*, Limoges : Lambert-Lucas.
- LUQUET, Gilles, (2013) Les formes *hay, soy, estoy, doy* et *voy* à la lumière de la cognématique, in *Du signifiant minimal aux textes. Études de linguistique ibéro-romane*, textes réunis et présentés par Nicole Delbecque, Marie-France Delpont et Daniel Michaud Maturana, Limoges : Lambert-Lucas, p. 73-83 (Actes du XIII<sup>e</sup> colloque de linguistique ibéro-romane, Louvain, 2010).
- LUQUET, Gilles, (2010) De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol, in G. LE TALLEC-LLORET (éd.), *Vues et contrevues. Actes du XII<sup>e</sup> colloque international de linguistique ibéro-romane*, Université de Haute-Bretagne, Rennes 2, 24-26 septembre 2008, Limoges : Lambert-Lucas, p. 73-83.

- MARCHELLO-NIZIA, Christiane, (2006) *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles : De Boeck-Université-Duculot.
- MARTINET, André, (1955) *Économie des changements linguistiques*, Berne : Francke.
- MOLHO, Maurice, (1988) L'hypothèse du « formant » : sur la constitution du signifiant espagnol *un/no*, in C. BENVENISTE, A. CHERVEL, M. GROSS (éds.), *Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, Aix-en-Provence : Université de Provence, p. 291-301.
- MOLHO, Maurice, (1986) Grammaire analogique, grammaire du signifiant, *Langages*, n° 82, p. 41-51.
- MOLHO, Maurice, (1969) *Linguistiques et langage*, Bordeaux : Ducros.
- MONNERET, Philippe, (2003) *Notions de neurolinguistique théorique*, Dijon : Éditions universitaires de Dijon, coll. « Langages ».
- MOUNIN, Georges, (1996) [1967] *Dictionnaire de la linguistique*, Paris : PUF.
- PAGÈS, Stéphane, (à paraître) Analysis of the SER/ESTAR opposition based on the origins and evolution of {st} salience: a submorphological and enactive approach, *Signifiances (Signifying)*, Clermont-Ferrand Université, article présenté lors du colloque international SAISIE-3 (*Language and enaction*), Clermont-Ferrand, 1<sup>er</sup>-3 juin 2016.
- PAGÈS, Stéphane, (à paraître) Approche submorphologique du morphème en [a] en espagnol et en italien : compte rendu et questionnements, article présenté lors du colloque SAISIE-2 (*Signifiant, analogie, interlocution, sémiogenèse, incarnation, éaction*), Paris, 26-27 mars 2015, coécrit avec Sophie Saffi et à paraître dans un volume chez Peter Lang intitulé *Submorphémie lexicale et grammaticale : protocoles d'expérimentation et de validation*.
- PAGÈS, Stéphane, (2017) À propos du /s/ de *hasta* : approche diachronique, systémique et submorphologique, in É. BLESTEL, C. FORTINEAU-BRÉMOND (dir.), *Signifiant, submorphémie et chrono-analyse*, Limoges, Lambert-Lucas, à paraître.
- PAGÈS, Stéphane, (2015) *La motivation du signe en question : approche cognématique des morphèmes en [a] de la langue espagnole*, Limoges : Lambert-Lucas.
- PAGÈS, Stéphane, (2014) L'iconicité phonologique à la lumière des neurosciences cognitives. Un exemple d'application à l'espagnol à travers la théorie des cognèmes (D. Bottineau), in A. ELIMAM (coord.), *Synergies Europe* (revue du GERFLINT), n° 9, *Énonciation et neurosciences cognitives*, p. 87-105. [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/Europe9/Europe9.html>.
- PHILIPS, Dennis, (2009) Conceptual transfer and the emergence of the sign, *CogniTextes*, vol. 2. [En ligne] : <http://cognitextes.revues.org/180>.
- PHILIPS, Dennis, (2008) Submorphemic Iconicity in the Lexicon: a Diachronical Approach to English 'gn-words', *Lexis 2, La submorphémie lexicale*, p. 125-139.
- PHILIPS, Dennis, (2002) Le concept de 'marqueur sub-lexical' et la notion d'invariant sémantique, in P. LARRIVÉE (dir.), *Travaux de linguistique*, 45, *La notion d'invariant sémantique*, p. 103-123.
- PIOTROWSKI, David, (2009) *Phénoménalité et objectivité linguistiques*, Paris : Honoré Champion.
- POTTIER, Bernard, (1981) Guillaume et le Tao, in A. JOLY, W. HIRTLE (éds.), *Langage et psychomécanique du langage. Études dédiées à Roch Valin*, Lille : Presses universitaires de Lille / Québec : Presses de l'Université Laval.
- POTTIER, Bernard, (1962) *Systématique des éléments de relation. Étude de morphosyntaxe structure romane*, Paris : Klincksieck, coll. « Bibliothèque française et romane », série A, « Manuels et études linguistiques », n° 2.



- ROCCHETTI, Alvaro (1991) La langue, une gestuelle articuloire perfectionnée ?, in *Geste et image* 8-9, Paris : Éditions du CNRS, p. 63-78.
- ROCCHETTI, Alvaro, (1982) *Sens et forme en linguistique italienne. Études de psychosystématique dans la perspective romane*, thèse d'État, Paris, Université de Paris 3.
- SAUSSURE, Ferdinand de, (2002) *Écrits de linguistique générale* [établis et édités par Simon Bouquet et Rudolf Engler, avec la collaboration d'Antoinette Weil], Paris : Gallimard.
- SOUTET, Olivier, (1997) La diachronie, « preuve » et épreuve de la théorie guillaumienne du verbe français, in J. BRES (éd.), *Le système verbal selon G. Guillaume. Lectures critiques, Cahiers de praxématique*, n° 29, p. 109-133.
- TOUSSAINT, Maurice, (1983) *Contre l'arbitraire du signe*, Paris : Didier.
- TOUSSAINT, Maurice, (1981) Exemplaires, *Anuario de Estudios Filológicos*, IV, Universidad de Extremadura (separata), Cáceres, p. 264-273.
- TURCHET, Philippe, (2010) Non verbal et langage corporel, entre épistémologie et heuristique, *Revue de la synergologie*, 2.
- TURCHET, Philippe, (2009) *Le langage universel du corps : comprendre l'être humain à travers la gestuelle*, Montréal (Québec) : Les Éditions de l'Homme.
- VALIN, Roch, (1980) Problématique du changement linguistique et psycho-systématique du langage, *Travaux de Linguistique et de Littérature*, XVIII, 1, Strasbourg : Centre de Philologie et de Littératures Romanes, p. 249-268.
- VERJANS, Thomas, (2011) *Psychomécanique du langage, diachronie et changement linguistique*, Dijon : Éditions universitaires de Dijon, coll. « Langages ».
- VERJANS, Thomas, (2008) La permission de variation : un élément pour une théorie diachronique, in B. FAGARD, S. PRÉVOST, B. COMBETTES *et al.* (éds.), *Évolutions en français – Études de linguistique diachronique*, Berne : Peter Lang, coll. « Sciences pour la communication », n° 86, p. 445-460.